



La performativité pour dépasser la représentation (ou tout un monde à s'inventer)

Dominique Crozat

► To cite this version:

Dominique Crozat. La performativité pour dépasser la représentation (ou tout un monde à s'inventer). 2009. halshs-01120236

HAL Id: halshs-01120236

<https://shs.hal.science/halshs-01120236>

Preprint submitted on 25 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La performativité pour dépasser la représentation (ou tout un monde à s'inventer)

Dominique CROZAT

Professeur

UMR 5281 ART-Dev

Université Paul Valéry Montpellier

Géographe culturel et social, avec une vision active de la culture réinterprétant en permanence le monde pour lui donner sens. Cette « géographie de l'engagement culturel » réfère à la place centrale de la culture, devenue médiaculture, dans les processus de production des espaces et à la revendication d'un regard soucieux de l'implication politique de ces phénomènes.

Travail orienté vers la géographie du sujet, la performativité et la production des espaces hyper réels. Thèmes: géographie de la fête et des loisirs et construction des identités spatialisées (espaces de ségrégation ; frontières). Organisateur du colloque pluridisciplinaire de Nîmes.

Envisager un mouvement géo-graphique

Les processus de métaphorisation recouverts par l'expression *performativité* sont courants : ainsi, l'annonce du percement d'une ligne de métro fait flamber les prix de l'immobilier le long du parcours *préssumé*. De même, l'utilisation des COS (coefficient d'occupation des sols), permet aux maires d'induire des ségrégations socio-économiques discrètes et efficaces. Lien nécessaire du discours à l'action, la performativité induit l'action ; elle est action.

Ce dépassement de la représentation intègre souvent l'idée d'une intentionnalité, d'une « présentation » empruntée à Wittgenstein et Bourdieu. La notion s'impose lentement: dans le monde francophone par la relecture d'Elias et Bourdieu (1982). Aux Etats-Unis, Butler s'appuie sur Austin et Derrida. Afin d'en montrer les potentialités, je présente quelques approches peu utilisées chez nous pour cerner sa genèse et ses logiques avec trois objectifs :

- Une approche, assez limitée dans un tel cadre, de la performativité dans les sciences humaines et sociales et les modalités d'une *mise en géographie*.
- Un plaidoyer pour l'utilisation de ce concept afin de dynamiser la géographie culturelle, complété par la mise à disposition d'une bibliographie large.
- Un changement de posture épistémologique: ce positionnement scientifique décalé intègre le contexte, une réflexivité partagée et l'émergence de logiques micropolitiques impliquant l'ensemble de la population (individus, groupes, institutions...). Modeste et pragmatique, le chercheur envisage le dépassement des *cultural studies* : tâche ardue en France puisque débute leur adaptation. Aussi, cette approche laisse en suspens certains développements afin de ne pas verrouiller le débat.

La performativité fonctionne sur trois registres:

- Le discours d'autorité : approche ancienne et connue, d'Elias à Austin ou Benveniste ; c'est le sens qu'en retient Lussault (2000) ou, avant lui, Haroche et Montoya (1995). Je renvoie surtout à Mondada (2000) qui analyse finement le processus de construction de la prescription car les deux dimensions suivantes sont plus particulièrement traitées.

- L'intériorisation de la norme discursive : c'est Derrida, Butler ou Brown. Ce registre a reconfiguré les *gender studies* ; adaptée à une lecture sociale afin d'expliquer la fabrication de l'infériorité du pauvre pour l'amener à se montrer « digne » de sa *condition*, la performativité m'apparaît capitale; ce « chacun à sa place » ramène au discours d'autorité puisque l'intériorisation de cette *condition* suppose qu'on lui accorde foi. Bien qu'il n'emploie pas ce terme, Giddens (1982) propose une réflexion intéressante sur la production de la norme réflexive¹ qui lie aussi ces deux premiers registres.

- Dans le troisième registre, la narration s'autonomise et se substitue à l'action : travaillée par les techniques de communication, c'est l'occupation permanente du terrain médiatique par la multiplication de discours contradictoires ; une contradiction constitutive, nécessaire pour balayer large : certains de ces discours finissent forcément par rencontrer leur vérité et rendre évidente la relation entre discours et action ; cette systématisation de la prophétie auto-réalisatrice a pour modèle le marketing (*storytelling*), Enron... ou Sarkozy (Maigret, 2008 : 29 et 73); ce flux permanent se substitue à la décision et devient hyper réel.

Les pages qui suivent débutent par les limites de la représentation. La suite insiste sur la naissance de la notion de performativité (Austin, Derrida). L'apport de Butler vise la construction d'identités socialisées. Enfin, la réintroduction, à partir de Foucault, du contexte et de la dimension politique permet d'amplifier cette micropolitique.

Dépasser la représentation

Malgré l'optimisme de Lussault (1997 :18), la conception immanentiste et informationnelle du langage reste dominante, imposant « des images singulières figurant quelque chose d'autre. Les habitudes de penser selon une logique de représentation persistent encore obstinément dans les sciences humaines et sociales. » (Thrift, 1996). Pourtant, le mimétisme est un mauvais concept car « dépendant d'une logique binaire, pour des phénomènes d'une tout autre nature. Le crocodile ne reproduit pas un tronc d'arbre, pas plus que le caméléon ne reproduit les couleurs de l'entourage. » (Deleuze, Guattari, 1980: 18). Echapper à la

¹ Une analyse spécifique de ses apports a été publiée in Pato e Silva et Crozat (2007)

représentation- miroir du monde implique qu'une pensée fluide donne sens à cette « évolution aparallèle »:

Faire la carte, et pas le calque. L'orchidée ne reproduit pas le calque de la guêpe, elle fait carte avec la guêpe au sein d'un rhizome. Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est toute entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. La carte ne reproduit pas un inconscient fermé sur lui-même, elle le construit. [...] La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale.[...] Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours « au même ». Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une « compétence » prétendue. (Deleuze et Guattari, 1980:20)

La perte de confiance dans une « conception de la représentation comme miroir plus ou moins fidèle de la réalité, liée à un idéal de langage comme simple véhicule neutre d'entités qui lui préexisteraient et qu'il ne ferait que coder » (Mondada, 2000:9) perturbe la centralité constitutive du texte scientifique, rend caduc « son rôle de médiateur fidèle, efficace, objectif parce qu'invisible » (idem : 10). Au-delà de l'absence de transparence du texte s'esquisse une critique de son rôle dans la configuration des objets décrits: les fabuleux destins de la ligne Saint-Malo-Genève ou de la « Banane bleue » de Brunet imposent de corriger les effets pervers, c'est-à-dire performatifs, de la mise en œuvre dans l'aménagement des territoires d'hypothèses d'investigation (trop) bien diffusées. Cette remise en cause dépasse d'ailleurs la seule représentation performative: les doutes relatifs à l'universalité et la généralité du savoir produit, la diversité des points de vue invalident l'unicité des versions des faits : Kramsh (2000) parle « d'universalismes partiels ». Plus globalement, l'enjeu est aussi de dépasser les questionnements postmodernes des *cultural studies*, à l'origine de controverses « stériles » (Nash, 2000), sans négliger leur apport ; bref, envisager la suite de ce qu'on envisage habituellement derrière l'affichage hétéroclite de « post-modernité » (Maigret et Macé, 2005 :18).

XXXLorimer (2005 ; 2007 ; 2008) souligne la diversité de ce mouvement qui rénove fortement la géographie. Mais il ne faudrait pas en déduire que tout repose pour l'essentiel sur des bases discursives mais pas toujours laisse . La première dimension pose la question de la construction du réel sans entrer dans la logique d'une vision discursive de l'action, la seconde est fondée sur une reformulation de

Deleuze (1985) propose de considérer le virtuel bergsonien comme totalement réel et centre son propos autour de sa capacité d'actualisation. Ce processus d'actualisation devient le point

nodal de la création du monde et permet la performativité de l'image ou du discours ; l'actualisation rompt le lien avec la ressemblance et permet l'incarnation permanente, la subjectivisation, l'identité, Les sujets conscients peuvent faire basculer le virtuel vers une séquence en devenir. L'utilisation *active* de cette aptitude permet à Deleuze d'y voir la capacité du sujet – mais aussi des sociétés territorialisées – à construire une différence et trouver une communauté dans la différence : c'est ici que s'insèrent le projet urbain et sa dimension utopique (Lussault, 1998). Dans les mêmes logiques, Butler (1990) voit dans cet imaginaire partagé la base de la performativité entendue comme une « citation créative ». La fiction collective devient essence du réel.singulière ou collective.

Pragmatiquement, Thrift (1996) lie performativité et pratique dans une « *non-representational theory* » ou « *theory of practices* », non comme une rupture mais un élargissement des perspectives ; Lorimer (2005 :84) lui préfère une « *more-than-representational geography* ». Manifestations performatives d'un savoir social en usage, les *présentations* mettent en spectacle une identité du quotidien : les pratiquants des bals folks (Revill, 2004) ou du festival country de Mirande (Theullé, 2004) ne jouent pas : ils sont *intimement authentiques* ; *manière d'être*, la pratique de la musique raconte l'être profond des individus et des lieux, une *mise en capacité* selon Wittgestein (Chauviré, 2004 : 43-44) ; les acteurs, organisateurs à Mirande (Theullé, 2004), membres de la filière bovine à Bazas² mais aussi promoteurs de la *jota tortosine* (Guiu, 2007) ou courtisans chez St-Simon, produisent un *habitus*, une culture substrat de l'expérience vécue. Ces pratiques constituent leur sens du réel, une pensée en action: « tout *dire* est un *faire* social » (Lussault, 2000).

La prise en compte d'un monde « réel » ne dépend donc pas d'une logique de « découverte » mais d'une relation de « conversation » dynamisée par la relation sociale. Le monde ne parle jamais lui-même, ni ne disparaît derrière un maître décodeur. Les codes du monde n'attendent pas toujours d'être lus... pas plus qu'une doctrine particulière ou une représentation, un décodage, une découverte ne garantit rien » (Haraway, 1991, cit. in Thrift, 1996)

Nous jouons nos propres sujets au travers de situations relationnelles référées aux codes spécifiques des lieux ; la réinterprétation permanente de ces codes situe avec précision et actualité dans un monde en mouvement. Les lieux acquièrent une *urbanité flexible* (Augustin, 2003) par la diversité des discours/pratiques qu'y apportent les sujets devenus acteurs. Dans cette géographie *totale*, la distinction entre performatif et performance s'estompe : pour l'individu dont le discours magnifie les garrigues nord-montpelliéraine où s'achève la représentation et commencent l'adaptation à des conditions spécifiques, l'innovation sociale et la reconstruction des espaces (Valette, 2006) ?

² Voir infra

Enfin, cette dimension discursive du réel est transdisciplinaire grâce à un riche matériel théorique, ici les études littéraires et la philosophie : la démarche n'a rien de révolutionnaire.

Dire c'est faire : Austin

« Propriété de la parole d'agir sur le monde et de le transformer » (Mondada, 2003), la performativité est un processus diversifié³. La cérémonie de pose de la première pierre d'un nouveau bâtiment public s'intègre dans une « économie sémiotique [qui] rassemble sous une même bannière tous les signes émis ou diffusés par les acteurs d'un ensemble pratique ou/et d'une situation dans le cours de son fonctionnement » (Lussault, 2000) afin d'envisager comme discursives l'ensemble des pratiques spatialisées car, « essentiellement dialogiques, chargées affectivement et orientées vers une re-cognition mutuelle » (Thrift, 1996).

Le recours à cet outil suppose un mouvement intellectuel intégrant les apports issus de la pensée française contemporaine, Derrida et Foucault en l'occurrence, mais aussi politique en échappant au « provincialisme » stérile et néo-conservateur des sciences humaines françaises (Cusset, 2003:22 et 323). En France, « la recherche géographique a sans doute encore trop peu investi » (Lussault, 2000) un domaine développé depuis quinze ans dans le monde anglo-saxon (Nash, 2000 ; Brown, 2000 ; Lorimer, 2005). Mesurer l'importance du concept et comprendre sa genèse ouvre des perspectives majeures reliant l'être et l'agir : Butler introduit le concept de performativité dans les études de genre pour comprendre les positionnements et les identités *incorporées* en considérant que l'action humaine et la structure sociale sont mutuellement constituées.

Austin introduit les termes de *performatif* et *performativité* pour décrire des actes de langage qui « font des choses », ou qui visent à faire (à parier, se marier, baptiser un bateau...). Un acte de langage performatif accomplit une action par sa seule présence orale ou écrite : « je baptise cet enfant », « je vous ai oublié » ou « je vous déclare mari et femme ». Austin le distingue des énonciations *constatives*, simples affirmations ou états de fait binaires (vrai ou faux), incapables de décrire. Les situations complexes du performatif ne peuvent devenir fausses mais, en fonction du *contexte* (ou *circonstances*) de l'acte de langage, elles peuvent rater ou réussir (faire ce qu'elles disent). Les contextes se nourrissent:

- 1- de conventions faites de procédures agréées pour la mise en action du performatif.
- 2- d'individus, de mots, de circonstances appropriées autour de l'acte de langage.
- 3- d'un effet attendu de la sentence performative.

³ L'imprécision commence : la performativité est *concept* (Lussault, Mondada) ou *notion* (Brown, Butler)

Si ces conditions sont réunies, il réussit et Austin le qualifie « d'heureux ». Sinon, l'acte peut ne pas s'être produit, ou s'être produit dans des configurations incomplètes, de mauvaise foi. Par ailleurs, croire que décrire la performativité d'un énoncé distingue le *constatif* du *performatif* est un contresens majeur: même dans les affirmations constatives, la vérité n'est pas binaire (vrai-faux) et doit être nuancée et contextualisée; c'est l'échec d'Austin (5^e conférence). Il en déduit qu'il faut tenter de comprendre *comment* ces performatifs sont compris et peuvent agir.

Austin néglige les performances qui ne marchent jamais, ni n'échouent. Leur sens est produit dans un contexte où le performeur utilise le langage *comme* langage, d'une manière consciente : un poème, un soliloque, un jeu de mot, mais marketing, publicité et communication sont aussi concernés quand « le langage n'est pas employé sérieusement [...] mais qu'il s'agit d'un usage *parasitaire* par rapport à l'usage normal –parasitisme dont l'étude relève du domaine des *étiolements* du langage. Tout cela nous l'*excluons* donc de notre étude» (Austin, 1970:[22]:55), selon l'hypothèse qu'elles n'ont aucune chance de gagner car le dualisme heureux/malheureux fonctionne mal. L'intention de l'acteur et le soutien du contexte sont enracinés dans une métaphysique de la présence qui constitue une impasse.

Remettre le monde en marche : Derrida

Derrida vise cet étiolement performatif, un signe (*pharmakon*) qui habite chaque face d'un dualisme soit/ou, en même temps performatif et non performatif: tout langage est nécessairement *sérieux*; il réfère, répète et réutilise l'original sérieux. Ce performatif *étiolé* car hors contexte pour Austin est donc nécessairement dé-contextualisé et re-contextualisé à chaque opération. Grâce à ce relativisme narratif peu normatif, tout produit de l'activité humaine devient un récit relié à une structure narrative. Derrida envisage avec circonspection et méthode l'ensemble des activités humaines comme des *textes*: du discours scientifique ou philosophique au propos commun des individus jusqu'à leurs pratiques considérées comme *situées*. Derrière le *signe*, impossible adéquation du mot à la chose, se profile un monde de la *métaphore*: le réel est métaphore. Le rôle métaphorique de la désignation la rend automatiquement performative et permet de repenser les relations entre acteurs et aménagements à partir de rares prémisses (Lussault, 1993; Söderström, 2000).

Le performatif se soustrait à la *métaphysique de la présence*, aux hiérarchisations entre intelligible/sensible, profond/superficiel, essentiel/accidentel, propre/parasite, pur/impur, originaire/dérivé, modèle/copie, etc. où le second terme est moralement dévalué. « Derrida (1990:38) présente le "performatif" comme capable d'échapper à la "surveillance" de la vérité

comme adéquation, donc comme une théorie en quelque sorte "libératrice" » (Ramond, 2006:4) : le mime de Mallarmé « produit, c'est-à-dire fait paraître dans la présence, manifeste le sens même de ce que présentement il écrit : de ce qu'il *performe*. Il donne à percevoir la chose en personne, dans son visage.» (Derrida, 1972:234).

C'est la logique de la création patrimoniale insérée dans une démarche de marketing territorial. Dans un autre registre, à Lisbonne, produire l'image dangereuse d'un bidonville de la périphérie (Pedreira dos Húngaros) au moyen d'un meurtre vieux de vingt ans favorise la réappropriation d'un espace convoité pour réaliser un projet immobilier et disperser la population (Crozat, 2005). En amplifiant les problèmes de ce quartier, ce discours vise à désarticuler sa vie sociale assez dense, susceptible d'accroître le coût du projet.

Au-delà de la représentation, la relation entre vérité et imitation produit un double « qui ne redouble aucun simple [...]. C'est pourquoi l'opération du mime fait allusion, mais allusion à rien. [...] Ce speculum ne réfléchit aucune réalité, il produit seulement des « effets de réalité ». [...] Celle-ci] s'avérera inaccessible, autrement que par simulacre» (Derrida, 1972:234). La *mimesis* s'écarte radicalement de l'interprétation platonicienne en supprimant tout recours au modèle, « c'est-à-dire de copie [...] cette structure [...] n'est plus référée à une ontologie, voire à une dialectique. » (Derrida, 1972 : 235). Le simulacre y gagne une autonomie totale, celle du marketing (« Montpellier la surdouée ») ou des espaces hyper-réels : l'écomusée ou le parc d'attraction, le *themescape* (Rodaway, 1994) du groupe Disney fonctionnent comme un système de signes autonomes qui construit un réel *plus réel que le réel*, plus satisfaisant que le réel historique à quoi ils prétendent référer et auquel il serait vain de vouloir les soumettre (Crozat, 2007).

« Le passage ontologique que le verbe *être* assurait entre parler et penser se trouve rompu ; le langage, du coup acquiert un être propre. Et c'est cet être qui détient les lois qui le régissent. » (Foucauld, 1966:308) : la primauté du discours sur l'objet pose la performativité comme moteur de l'action humaine. Dans les années 1970, le Parc Naturel Régional du Pilat a édicté des normes architecturales inspirées des maisons du versant Sud. Précocement intégré dans l'aire industrielle de Saint-Etienne, le Nord n'avait pas de style défini. Progressivement, ces normes (tuiles creuses, couleur des peintures, pente des toits...) finissent par lui en donner un. Le territoire devient *essentiellement* idéologie territoriale, discours performatif produisant la norme, actualisé en permanence à travers l'événement.

Ainsi les fêtes sont un discours itératif *sur* le territoire avec la fonction de reconstruire *le temps d'avant* intégrant explicitement les turbulences qui l'ont affecté sans reproduction à l'identique. Dans le Sud-Ouest, la maïade suit les élections locales: les habitants de la

commune plantent des pins décorés chez leurs élus et réélus (fig. 1). Ensuite, ceux-ci remercient la population (pas seulement leurs électeurs) en offrant une collation. Renouant un lien collectif chahuté par le débat électoral, la maïade permet aux membres de la communauté réconciliés d'annoncer le retour d'une temporalité normale après la rupture des élections, *catastrophe* au sens où l'entend Thom.

Fig. 1 : Maïade à Loupiac-de-la-Réole (33)



Photos : Enfants des écoles de Loupiac-de-la Réole

De même, les diasporas se construisent sur la dialectique entre deux territorialités : l'*Ici*, lieu de résidence concret, et *Là-bas*, lieu de départ largement imaginaire à force de réinterprétations nostalgiques d'un temps d'avant. De retour en vacances, les émigrés de Malte imposent dans des *festas* aux résidents permanents des *racines* issues de leur corpus passéiste de représentations. Ces fêtes-discours reconstruisent une identité maltaise traduite jusque dans l'aménagement urbain (Boissevain, 1997). De même, les jeunes *chicanos* nés aux Etats-Unis et revenus au Mexique y diffusent une culture *cholas* (métis, transfrontalière) qui norme l'identité des adolescents urbains (Quiroz Carranza, 2004).

Fish (1980) parle d'une *communauté interprétative* : « appartenance à un même système d'intelligibilité », cette entente sur les normes relie l'ensemble des discours et pratiques, leurs auditeurs et les institutions pour produire conjointement le discours *et* sa lecture, « le répertoire permettant d'organiser le monde et ses événements ». Cette métaphore rend le territoire compréhensible ; devenu idéologie territoriale, il est réinterprété dans trois registres du discours (Lussault, 2005) : le légendaire, la scène politique et la géographicit . Par cette dernière, référence à l'organisation morphologique du lieu, l'action du discours participe à l'organisation de l'espace : la représentation de la France comme un hexagone est inséparable des conceptions qui ont présidé aux politiques d'aménagement du territoire des années 1960.

Ainsi, à Bazas, en Gironde (fig. 2), la re-création de la fête des bœufs gras vise à structurer le territoire local autant que l'AOC (Appellation d'Origine Contrôlée) de viande bovine. Ouverture au monde d'une communauté qui se dit, cette fête performative la réalise tout en étant un outil de développement économique, au-delà du marketing, puisqu'elle organise aussi

les relations et les pratiques des acteurs à l'intérieur de la filière (Regourd, 2002). Cette communauté interprétative est ressource territoriale: « indicateur d'efficacité organisationnelle de la société locale, c'est-à-dire de son aptitude à susciter de la coopération entre ses membres » (Granié et Linck, 1997), la fête est expression et en même temps création du territoire local. Cela induit le troisième intérêt de la performativité : relier la construction des identités socio-spatiales et l'action.

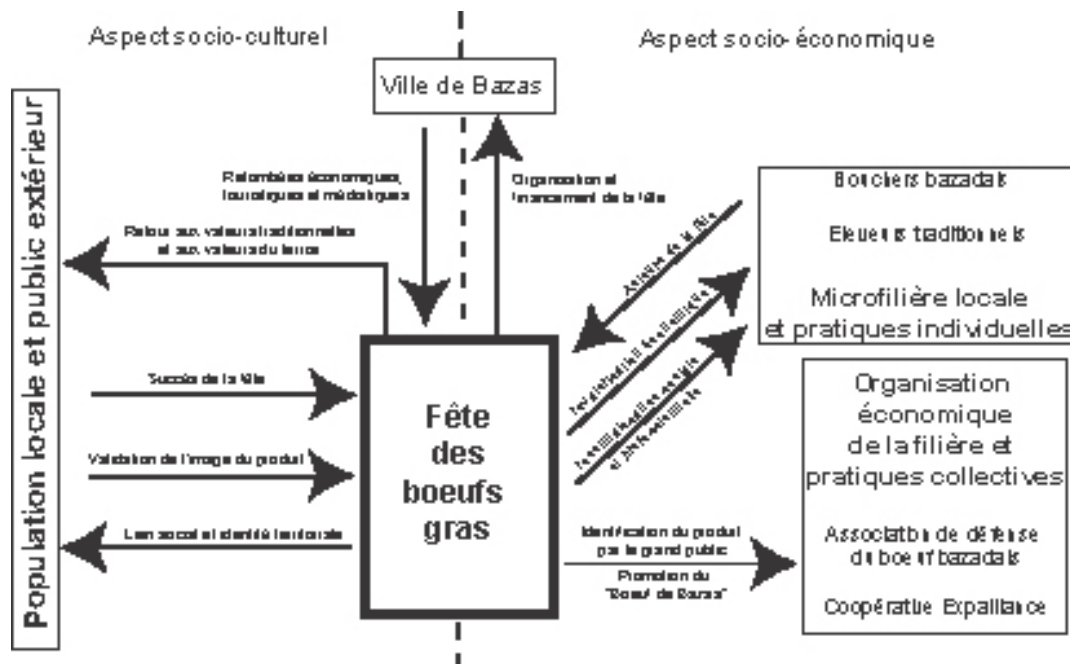


Fig. 2 : Construction des identités territoriales festives et bovines en bazadais (d'ap. Guicheney, 2001).

De-venir : Butler

A un premier niveau, j'envisage l'identité dans la construction mutuelle de la structure sociale et l'action humaine présentée ici à travers des cas liés à des situations transfrontalières. Se pose ensuite la question de l'*incorporation* de ces normes discursives : Butler (2004) adapte la performativité aux études de genre pour valoriser le caractère social de la construction des identités et ruiner les discours essentialistes qui les posent comme des catégories *a priori*.

Au moyen de leurs tatouages de la Vierge de Guadalupe, les *chicanos* de Los Angeles définissent une *portative boarder* flexible afin d'articuler entre elles des identités complexes (Price, 2000). La *frontera* transcende en effet «les délimitations officielles, contestations et conflits géopolitiques, les fermetures et ouvertures [qui] peuvent être considérés comme un spectacle mis en jeu par dessus un vaste théâtre de circulation matérielle et idéologique qui est profondément répétitif, citationnel et mimétique» (Price, 2000). Ce substrat vivant où s'ancre la frontière lui survit même lorsqu'elle a disparu : à Lille, « aller en Belgique » n'est pas un

acte banalisé par l'ouverture des frontières de l'Union Européenne. La construction discursive de la frontière au moyen des sorties du samedi soir permet de se créer un *ailleurs* accessible et familier, re-contextualisé en permanence (Crozat, 2004). Ces structurations performant jusque dans l'aménagement de l'espace frontalier belge, façonné par les installations festives (discothèques géantes, néons spectaculaires, aménagements routiers). En parallèle, le Plan d'Action Local Tourisme de Lille (1999) développe une stratégie de construction d'un *effet frontière* au moyen du hiatus spatio-temporel induit par le trajet en TGV depuis les principales villes d'Europe du Nord-ouest.

Car, au second niveau, pour Butler, l'identité est façonnée par la répétition, l'itérativité et l'allégorie du discours et de la culture environnante. A la suite d'Althusser et Giddens, elle voit des structures sans fondation fixée pré discursive où l'action sociale échappe au déterminisme des superstructures, le patriarcat par exemple. Plus que sur l'action d'agents dans des contextes et performances spécifiques, elle insiste sur une référence rémanente du genre et de la sexualité. Parents et enseignants induisent la sujétion aux normes de pouvoir qui structurent la sexuation de leurs enfants/élèves (Acherar, 2005). Comme tout le monde fabrique du genre en permanence, le processus semble naturel et fixé. En aménageant des aires de jeux, l'action publique participe à la construction des identités masculines des jeunes adolescents et différencie socialement les « immigrés » hyper réels des quartiers périurbains d'habitat social avec des *city stades*, des « blancs » des périphéries de classes moyennes, dotés de *skate parks* (Raibaud, 2008).

Pensée comme un instant, l'action se situe en tension entre événement et relative stabilité des superstructures. S'y joue l'itérativité⁴: reproduction permanente jamais totalement semblable et ainsi novatrice, elle fonde l'action car l'écriture du monde devient métaphore active, celle de l'auteur puis toutes celles des lecteurs. Ce « simulacre généralisé, cette écriture qui circule “ ici ” dans l'entre-texte de deux fictions » (Derrida, 1972:326) construit sa réalité dans la répétition infinie : « [...] “cette fois enfin” ne signifie donc pas l'unique accomplissement final mais aussi un déplacement et une rupture, le système ouvert de la répétition des ruptures. » (Derrida, 1972:328). La construction des territoires ou l'évolution de la société féodale sont des modèles d'itérativité; Bloch (1939) explique sa capacité d'innovation et sa plasticité sociale par la rareté du droit écrit qui fonde une société coutumière. A chaque

⁴ En mathématiques et informatique : répétition d'un calcul au résultat approchant. En linguistique : désigne un fréquentatif (verbe dont l'action se répète : *clignoter*), ou décrit une nuance d'intensité de l'action (par exemple, en arabe, le redoublement d'un des éléments du thème).

répétition, la *tradition* réputée *immuable* s'altère sous l'influence des contextes locaux. Cette plasticité remet en cause la définition-même de l'acteur.

Qui produit la norme ?

Austin, Benveniste ou Bourdieu distinguent performativité (potentielle) et performance (avérée et ainsi action) : « un énoncé performatif n'a de réalité que s'il est identifié comme acte. N'importe qui peut crier sur la place publique « je décrète la mobilisation générale ». Ne pouvant être acte faute de l'autorité requise, un tel propos n'est que parole (...). [un énoncé performatif] n'a d'existence que comme acte d'autorité. Or les actes d'autorité sont d'abord et toujours des énonciations proférées par ceux à qui appartiennent le droit de les énoncer. » (Benveniste, 1966, cit. in Lussault, 1997). Aussi, « chercher dans le langage le principe de la logique et de l'efficacité du *langage d'institution*, c'est oublier que l'autorité advient au langage du dehors. » (Bourdieu, 1982 :105). Il considère encore le langage comme une *représentation* de l'autorité. Pour Butler, analysant l'action de l'armée américaine contre l'homosexualité (2004 : 229), le langage *est* l'autorité ; il la construit par appropriation et les usages font la force de l'acte initiée par allusion répétitive. Ainsi, la ségrégation des noirs en quête de logement ou d'emploi se passe de directives ou personnage d'autorité (Sala Pala, 2005) : *de leur propre chef*, par leurs modalités d'application différenciées des règlements, des fonctionnaires subalternes instituent des ségrégations raciales locales.

« Bourdieu, parce qu'il fait des institutions sociales des données statiques, ne parvient pas à saisir la logique d'itérabilité qui gouverne les possibilités de transformation sociale. » (Butler, 2004 :229). Aussi, Butler emprunte à Derrida que les performatifs *paraissent* réussir ou échouer seulement dans un contexte normatif. Comme le performatif n'a pas de fondation, d'essence, de sens profond, la référence à une normalité lui assure une possibilité de contexte, « sous-entendu », du « non-dit » qui lui garantit la capacité de « faire quelque chose ». Or, cette normalité doit résister à la nature répétitive, itérative et allégorique du performatif lui-même⁵ : combattues par les autorités municipales, les cabanes de Gruissan (Aude) sont médiatisées par le film *37,2° le matin* (Beineix, 1984) qui leur vaut d'être légalisées. En 2005, la municipalité décide d'en ajouter 25 aux 1200 existantes. L'association des chaletains de Gruissan exige alors qu'on « ne fasse pas n'importe quoi », que soit respectée « l'image des constructions originelles qui ont toujours constitué la spécificité du site » : les *outlaws* sont

⁵ Butler rappelle que « Lorsque Rosa Parks s'assit à l'avant du bus, elle n'y était autorisée par aucun droit que lui auraient garanti les conventions ségrégationnistes du Sud. Et cependant, en revendiquant ce droit que rien ne l'autorisait à revendiquer *auparavant*, elle investit son acte d'une certaine autorité, et inaugura le processus insurrectionnel de renversement des codes de légitimité établis. » (2004 : 229)

devenus des prescripteurs de norme face à la municipalité qui jadis les fustigeait : qui est le personnage d'autorité ? Qui produit la norme ? (Croizat, 2008). La performativité implique donc une référence constante à l'ailleurs, le *dehors* de la structure pour situer *hic et nunc* l'énonciateur puisqu'il n'a aucune stabilité d'une action à l'autre. Pour Serban (2005), les traductions de romans roumains vers d'autres langues en affadissent le sens. Confrontés à une traduction qui leur demande moins d'engagement que le texte d'origine, les lecteurs se positionnent en observateurs éloignés. Dans les débats relatifs aux projets urbains, c'est le rôle des journaux municipaux.

Enfin, on reproche à Butler de négliger l'automaticité du contexte social : être femme, homosexuel ou noir *pauvres* n'est pas un détail car ce contexte social et culturel aggrave leur condition. Elle suit Derrida à la lettre ; la nécessaire décontextualisation du performatif suppose une re-contextualisation à chacun de ses emplois. L'intensité performative de l'énoncé se trouve donc affaiblie par la distance structurelle entre les locuteurs mais se renforce sous l'influence de son caractère répétitif et allégorique.

A la différence de Bourdieu, Butler impose la construction discursive du social sans offrir de système de pensée original et fini ni refonder les structurations. Elle suggère des solutions pragmatiques à un dilemme récurrent : pourquoi, malgré la résistance des individus aux structures de pouvoir (genre, ethnie, classe sociale, sexualité), ces catégories restent des facteurs d'oppression dans la société ? Pour elle, le genre n'est pas essentialiste (rien n'est pré discursif) ni réductible à quelque contexte social immédiat. Mais elle néglige trop ce dernier (Rose, 1996) ; donner une dimension sociale aux logiques mises en valeur par Butler leur confère pourtant une toute autre force. L'évolution de la géographie impose d'utiliser la performativité articulée à son contexte énonciatif (Lussault, 1997 ; Brown, 2000 ; Besse, 2004).

Réintroduire le contexte et le politique : Foucault

Dans les *cultural studies*, la performativité est réduite à la répétition de scènes valorisant les pratiques allusives et citations dans un récit flou autour du pouvoir plus que le contexte de ces actes performatifs pourtant lié à la capacité de projection du performatif⁶ ; l'interaction spatiale participe du pouvoir du performatif. Si le langage véhicule les distinctions sociales, d'autres modèles linguistiques moins prestigieux peuvent être préférés pour des raisons identitaires ; ceux-ci traduisent les divisions de l'espace entre urbain, rural, communautés, sous-cultures, etc. Les individus et les groupes articulent ces nécessités contradictoires en se

⁶ Extériorité, *elsewhereness*, « ailleurité » (Derrida, 1967 : 68)

composant une langue personnelle propre à traduire l'identité composite qu'ils se choisissent (Embarki, 2005).

Un loisir dérisoire, le loto (Crozat, 2006), illustre le rôle des contextes dans la construction d'identités territoriales discursives. Sortie appréciée par la population et longtemps concentrée de la Gironde au Rhône, sa libéralisation récente a provoqué son essor. Il finance les associations du rural et constitue un outil d'étude de leur développement. Il y concurrence les bals, car « [le loto] c'est vieux, alors, les loulous nous foutent la paix » (un organisateur de la périphérie toulousaine). Cette peur fantasmatique surévaluant la violence des bals est son premier niveau de performativité. Surtout, dans les lotos, l'occupation sonore de l'espace (intensité, prise de parole et thématique spatiale des plaisanteries qui fusent) comme la disposition dans la salle accentuent l'opposition entre deux groupes : les membres de l'association organisatrice, habitants du lieu, dirigent les opérations ; les participants extérieurs à l'association et surtout au village ont un rôle plus passif. Le loto produit une communauté interprétative. Sa fonction de *remise en ordre* régulière du territoire par le discours commun impose qu'on n'y vienne pas par hasard ; la présence est déjà discours. Or, selon les lieux et donc leur statut, les individus modifient leur attitude: ainsi, à trois kilomètres de distance, le temps de parole d'un couple étudié en Gironde passe de 19 à 46 minutes pour une séance de 2 heures et demie : les visiteurs sont *devenus* des organisateurs, passant du statut de victime à celui de producteur de sarcasmes à base territoriale.

Foucault donne une place centrale au discours producteur de normalité et souligne le rôle des structures sociales liées dans la production d'un espace politique qui, jusque dans sa construction morphologique, s'impose à l'individu pour lui donner identité: ainsi « Le camp, c'est le diagramme d'un pouvoir qui agit par l'effet d'une visibilité générale. Longtemps, on retrouvera dans l'urbanisme, dans la construction des cités ouvrières, des hôpitaux, des asiles, des prisons, des maisons d'éducation, ce modèle du camp ou du moins le principe qui le sous-tend : l'emboîtement spatial des surveillances hiérarchisées » (Foucault, 1975:174). Pour Relph (1981), l'organisation spatiale *clonesque*⁷ du lotissement pavillonnaire procède des mêmes logiques de production de ces «armées d'hommes et de femmes mutants ». Je suggère donc une relecture de Foucault dans le contexte contemporain au moyen d'outils tels que la performativité.

⁷ *Clone-like organisation*

Pour Brown (2000), la performativité du réduit⁸ homosexuel structure l'identité des homosexuels plus efficacement que l'hostilité des hétérosexuels. Métaphore de la subjectivité sexuelle et en même temps de ses interrelations complexes avec les contextes sociaux dans lesquels il s'ancre, il définit et enferme: « la pénalité perpétuelle qui traverse tous les points, et contrôle tous les instants des institutions disciplinaires compare, différencie, hiérarchise, homogénéise, exclut. En un mot elle *normalise* » (Foucauld, 1975:185). Le *réduit*, bar discret ou permanence du secret nuancé d'allusions construit solidement dans les esprits cette exclusion de l'homosexuel. Même sa transgression, la mise en scène théâtralisée de la sortie du *réduit* (*outing*) valorise cette métaphore: ce n'est qu'un défi, pas une révolution. La logique du regard panoptique se révèle pertinente avec le lotissement ou l'homosexualité: « si les performatifs agissent les choses par la vertu d'être construits en permanence ailleurs, cette répétitivité réfléchit et renforce la normalité des performatifs. C'est un exercice de pouvoir, le pouvoir du discours qui définit le normal, le typique » (Brown, 2000 : 31). La maîtrise de la production de l'image des lieux donne pouvoir d'occulter les enjeux réels (Agier, 1999). La politique sociale (l'éradication des bidonvilles ou la création du SAMU social) devient processus performatif d'identification/désignation/mise à l'écart des pauvres (Pinto, 2000). Les médias fabriquent le prototype du SDF, décident du mode d'assistance approprié (l'urgence) et, empêchant toute politique à long terme, finissent par créer les conditions de sa misère, le lieu de son enfermement : la rue (Zeneidi, 2002:33-37). De même, l'action généreuse des pouvoirs publics subventionnant l'organisation de loisirs pour les jeunes dans les quartiers d'habitat social renforce la légitimité d'un modèle d'appartenance territoriale *ethnique*, dit *culture urbaine*, importé des Etats-Unis (Raibaud, 2002:92). Initialement différent, le contexte de la banlieue française s'adapte à ces icônes (Crozet et Raibaud, 2008). Assumée par les habitants, cette identité des lieux attribuée de l'extérieur enclenche une prophétie auto-réalisatrice, au cœur de la construction des ségrégations (Staszak, 1999). On peut relire ainsi Chignier-Riboullon (2000) à travers Goffman (1979). La construction des identités ségréguées des jeunes adolescents des *quartiers* passe par trois discours négatifs convergents à leur sujet. Le premier, caricatural, est produit par les médias. Le second est sa reprise par les populations habitants ces quartiers (mais aussi les pouvoirs publics); le troisième est l'adoption par les jeunes de cet *étiquetage* (Becker, 1963) : ils se revendiquent comme la racaille (*caiera*) et y conforment leurs comportements. Ce qualificatif est usité et

⁸ Je préfère cette traduction de *closet* à celle de *placard*, plus usitée. Pour sa définition détaillée, voir Brown (2000) à qui j'emprunte beaucoup.

détourné⁹ depuis une quinzaine d'années. Comment expliquer alors le rejet violent de la provocation d'un ministre proche de l'extrême droite reprenant ce terme en novembre 2005 ? Je retiens deux lignes d'explications complémentaires.

D'abord, je suppose qu'un conseiller du ministre lui souffle d'exploiter Derrida : la forte contextualisation du terme de racaille¹⁰ suscite une réaction de refus sincère des jeunes, facile à instrumentaliser. En effet, « sans arrachement au contexte le sens et la communication en général sont impossibles. La condition de possibilité de tout discours est qu'il soit réitérable, ou, comme dit Derrida, « itérable », c'est-à-dire qu'il soit toujours possible de le répéter, de le citer, de le ré-citer, de le transposer, de le transporter, de le métaphoriser, de le greffer (autant de façons d'exprimer cette même idée), dans un autre contexte » (Ramond, 2006) : souvent, TF1 effectue un reportage dans un quartier de la périphérie sud (Trappes ou Créteil en général) pour illustrer un événement survenu au Nord-Est de Paris. A Clichy, au contraire, le propos devient intolérable car la focalisation de l'attention empêche toute décontextualisation. Ensuite, cyniquement, le discours fait système ; pour exister, le ministre et les jeunes ont un intérêt commun à l'escalade de la violence : le mouvement fait tache d'huile dans les quartiers d'habitat stigmatisés *conformes* à l'identité d'attribution dont on affuble leurs jeunes.

A une autre échelle, on retrouve les mêmes jeux : l'extrême droite diffuse les idées simplistes d'Huntington. Relayée par l'instrumentalisation de l'icône et l'action d'autres extrémistes (Al Qaida), « la théorie du "choc des civilisations" fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice : en se présentant comme une théorie scientifique des relations internationales, le discours même de Huntington devient un élément fondamental de la création de ce "choc" » (Crépon, 2002 : 79) qui justifie la politique des conservateurs américains.

Mais ces instrumentalisations génèrent des lectures plus optimistes ; ainsi, les identités d'attribution performatives des castes indiennes évoluent d'un système hiérarchique socialement inductif vers une définition identitaire ; même les castes d'intouchables revendiquent leur différence car « il n'y a pas de caste qui n'ait une haute opinion d'elle-même » (Dipankar Gupta, 2000) et celles dont le discours identitaire est cohérent s'en servent comme atout économique.

Conclusion

⁹ Ainsi, début 2005, ce tee-shirt à l'inscription ironique « islamiste racailleur » arboré par un adolescent du quartier des Cévennes à Montpellier.

¹⁰ A Clichy-sous-Bois (périphérie nord-est de Paris), fuyant un contrôle de police, trois adolescents venaient de s'électrocuter dans le transformateur électrique où ils s'étaient réfugiés.

La manipulation d'images performatives dans l'idéologie territoriale (Lussault, 2000 et 2005; Söderström, 2000), la création discursive de la région (Bourdieu, 1982:137), l'instrumentalisation de la peur chez Huntington, ou celle d'icônes prestigieuses (golfs, marinas, etc.) initie le processus de production des espaces. Avec Butler, l'absence de changement de registre du discursif au sociétal pour distinguer la performativité (potentielle) et la performance (avérée) rend obsolète une lecture du rôle actif de ces images en tant que représentations. Cet élargissement de la perspective suscite des développements et des critiques variés, devenant le débat majeur de la géographie (Lorimer, 2005). Il saisi à peine le monde francophone : en attendant une synthèse complète, cet aperçu rapide et partiel, vise à montrer l'intérêt de cette perspective et la richesse de l'outil.

Plus au fond, il s'agit de développer cette géographie contextualisée. Un lieu devient contexte spatio-temporel où le social et les pratiques individuelles trouvent un champ d'interactions multiples. Le discours en est une dimension essentielle qui, en performant, se joue de tous les jeux d'échelles. Mais la pratique d'une géographie ouverte ne disjoint pas ces lectures discursives des approches classiques et dépasse la rupture modernité/post-modernité (Lorimer, 2005 : 84 ; Maigret et Macé, 2005 :15). Une géographie novatrice émerge pour considérer finement le monde. Si ses détracteurs archéo-positivistes regrettent l'idéal universaliste de la science, la démarche suppose une rigueur dont ils ne font pas toujours preuve ; la construction métaphorique des spatialités, la performativité, le concept de communauté interprétative, la reprise de l'approche transactionnelle, offrent à la géographie un outillage élaboré pour enfin pratiquer une géographie réellement humaine.

A un troisième niveau, la performativité est intégrée dans les stratégies spatiales (Nash, 2000 ; Revill, 2004) comme discours d'autorité, intériorisation de la norme discursive ou narration autonomisée qui se substitue à l'action, de manière souvent confuse et informulée. Qui fait la géographie ? Du performatif à la production d'espaces hyper réels, la manipulation des icônes est généralisée : jadis apanage d'experts (dont les géographes) et d'acteurs valorisés comme « décideurs », elle est pratiquée aujourd'hui avec dextérité par le sujet/acteur qui met en scène en permanence son expérience du monde en jouant des représentations (Bourdieu, 1982:136 ; Maigret et Macé, 2005 :15). Mais gardons-nous de trop de naïveté : les acteurs publics usent avec habileté de ces outils. Ainsi, discours sur les discours, la gouvernance naît de l'interaction entre ces régimes de visibilité : cette « polyphonie » qu'évoque Mondada (2000 :251); plus qu'un débat public mythifié et fossilisé, cela lui donne de réelles capacités opératoires, ne reposant pas sur des modèles générés par métaphorisation mais une compréhension fine de discours différenciés, « dont il importe de connaître le contexte

d'énonciation et de circulation, l'identité des énonciateurs et des destinataires, leur rôle de porte-parole de groupes ayant accès ou non à la représentation urbaine, la puissance de leur parole, capable ou non de jouer un rôle performatif dans l'espace. » (Mondada, 2000 :39).

Ostrowetsky (1994) plaide pour l'application de ces approches à l'ensemble des pratiques d'aménagement spatial: parler de *projet urbain* implique une capacité performative du discours politique, sous peine de lui dénier cyniquement toute capacité d'action.

Dépasser la représentation devient un objectif d'une géographie culturelle renouvelée. Ce chantier n'est pas le seul : cette mutation tranquille de la géographie largement ébauchée reconsidère d'autres conglomerats indéterminés, ainsi « l'action » ou le « symbolique ».

Bibliographie

- Acherar L., (2003) *Filles et garçons à l'école maternelle ; la construction des identités de sexe*. Rapport Délégation Régionale aux Droits des Femmes, Région Languedoc-Roussillon, <en ligne> <http://www.droits-femmes-lr.fr/pdf/maternelle.pdf> ; consulté le 12 mars 2005
- Agier, M. (1999) *L'invention de la ville. Banlieue, townships, invasions et favelas*. Paris, Editions des Archives Contemporaines, 176p.
- Augustin, J.-P., (2003), « Les territoires imaginés des loisirs urbains : l'évolution du rôle attribué aux équipements et aux espaces publics ». In Baudry, P. et Paquot, T., *L'urbain et ses imaginaires*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp .25-35
- Austin, L. (1991), *Quand dire, c'est faire*, Paris, 1970, réed. Le Seuil, coll. Points
- Becker, H.S. (1963), *Outsiders. Etude de la sociologie de la déviance*, Paris, ed. Métailié.
- Besse, J.-M. (2004) Le post-modernisme et la géographie. Eléments pour un débat. *L'Espace géographique*, n°1-2004, pp. 1-5
- Bloch, M. (1939) *La société féodale*. Albin Michel, Coll. Evolution de l'humanité, ed. de 1968, 702p.
- Boissevain, J. (1997), Ritual, tourism and cultural commoditization in Malta: culture by the pound? in Selwyn T. (dir.) *The tourist Image*. Colchester, John Wiley and Sons.
- Bourdieu, P. (1982) *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard, 244p
- Brown, M.P. (2000) *Closet Space. Geographies of metaphor from the body to the globe*. Londres, Routledge, 170p.
- Butler, J. (2005 [1990]) *Troubles dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- Butler, J. (2004) *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*. Paris, Editions Amsterdam, 287p. Ed. originale (1997) *Excitable Speech : a Politics of the Performative*, Londres, Routledge
- Chauviré, C. (2004), *Le moment anthropologique de Wittgenstein*, Paris, Kimé.
- Chignier-Riboulon, F. (2000) La banlieue, entre culture populaire de l'honneur et sentiment de marginalisation. *Géographie et cultures*, n°33, pp. 71-88.
- Crépon M., (2002) *L'imposture du choc des civilisations*, Nantes, Pleins feux ed., 83p.
- Crozat, D. (2004) Les contextes socio-territoriaux de la vie culturelle et de ses événements, in *Bulletin de l'Association de géographes français – Géographies*, n°2-2004, pp.242-255.
- Crozat, D. (2005) Vie et mort d'une icône : Pedreira dos Húngaros à Oeiras-Lisbonne, Reims, *TIGR (Travaux de l'Institut de géographie de Reims)*, n° 115-118, 2003-2004, pp.163-182
- Crozat, D. (2007) *Thirdspace*, espaces potentiels et hyper réel : nouvelles modalités de la fuite dans l'imaginaire. In Viala, L., Villepoux, S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Montpellier 3, p. 97-112.
- Crozat, D. (2008) La cabanisation dans l'Hérault : négociation et production de la norme à travers l'habitat illégal. Communication au colloque *Périphéries urbaines entre normes et innovations. Les villes du sud de l'Europe*, Bordeaux, juin 2008, en ligne <<http://www.adcs.cnrs.fr/peripheries>>, automne 2008
- Crozat, D., Raibaud, Y. (2008) La construction de l'image ethnique par la fête à Bordeaux (France): du culturel au social ; folklore, affirmation identitaire et ségrégation In Bernié-Boissard, C., Crozat, D., Fournier, L. (dir.) *La fête au présent*, L'Harmattan coll. Travaux du CUFRN, à paraître juin 2008

- Cusset, F. (2003) *"French Theory". Foucault, Derrida, Deleuze & C^{ie} et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*. Paris, La Découverte, 367p.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980) *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*. Paris, ed. de Minuit, 645p.
- Derrida, J. (1967) *De la grammatologie*. Paris, Ed. de Minuit, 447 p.
- Derrida, J. (1972) *La dissémination*. Paris, Le Seuil, 410p.
- Derrida, J. (1990) *Limited Inc.*, Paris, Galilée
- Embarki, M. (2005) Citadin, urbain, rural : les indices phonétiques d'affirmation identitaire, Séminaire de l'équipe *Praxiling*, ICAR UMR 5191 CNRS-Université Montpellier 3, 14 mars 2005
- Fish, S. (1980) *Is there a text in this class? The authority of interpretive communities*, Cambridge (Mass.); London: Harvard University Press, 394 p.
- Foucault, M. (1966) *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard, 400p.
- Foucault, M. (1975), *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard, 318p.
- Giddens, A. (1982) - *Central Problems in Social Theory: Action, Structure, and Contradiction in Social Analysis*, London, The Macmillan Press, 294p
- Goffman, E. (1979) *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1, La Présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit, 251p.
- Granié, A.M. et Linck, T. (1998) Les territoires ouverts et redynamisés de Moyrazès. Une périruralité émergente. in Bages, R. et Granié, A.M. (sous la dir.) *Comment les ruraux vivent-ils et construisent-ils leurs(s) territoire(s) aujourd'hui?*, Toulouse, Maison de la recherche/Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 153-160.
- Gupta, D., (2000), *Interrogating Caste*, New Delhi, Penguin, 300p.
- Guicheney, H. (2001) *Du patrimoine rural au développement local. Les atouts de la race bazadaise*. Dijon, Educagri, 135p
- Guiu, C. (2007) *Territoires et identités en Catalogne méridionale : une géographie de la folklorisation*, Thèse Université Paris 1, 608p.
- Haroche, C., Montoia, A. (1995) Eléments pour une anthropologie politique des positions et préséances. (Types d'économies psychiques et systèmes politiques chez Norbert Elias et le duc de Saint-Simon), *Cahiers internationaux de sociologie*, pp. 247-263
- Lorimer, H. (2005) Cultural geography: the busyness of being « more than representational », *Progress in Human Geography*, 29, 1, pp. 83-94
- Lussault, M. (1993) *Images de la ville et politique urbaine*; Tours, Maison des sciences de la ville.
- Lussault, M. (1997) Une problématique de l'image en géographie. In Calenge, C., Lussault, M. et Pagand, B. *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*. Tours, Maison des Sciences de la Ville, pp. 15-33
- Lussault, M. (2000) Action(s)! in Lévy, J., Lussault, M. (dir.) *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Mappemonde/Belin, 352p.
- Lussault, M. (2005) Les nouveaux territoires. *Urbanisme*, n°1-2005
- Maigret, E., Macé, E. (dir.) (2005) *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*. Paris, Armand Colin, 186p.
- Maigret, E. (2008) *L'Hyperprésident*, Paris, A. Colin, 158p.
- Mondada, L. (2000), Décrire la ville, la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte, *Anthropos*, coll. Villes, Paris, 284 p.
- Mondada, L. (2003) Entrée « Performativité », in Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.704
- Nash, C. (2000) Performativity in practice: some recent work in cultural geography, *Progress in Human geography*, 24, 4 (2000), pp. 653-664
- Ostrowetsky, S. (1994) L'urbain comme acte de langage. *Annales de la recherche urbaine*, n°64, pp. 40-45
- Pato e Siva, I., Crozat, D. (2007) Apreender a performatividade. Para uma desconstrução do processo de produção discursiva. Lisboa, *Comunidades e Territórios-Cidades*, n°14, juin 2007, pp.71-86
- Pinto C. T., Gonçalves, A. (2000) Os bairros sociais vistos por si mesmos. Imagens, conflitualidades e insegurança (1^a parte). Lisboa, *Cidades. Comunidades e Territórios*, n°1, pp. 101-111.
- Price, P. (2000). Inscribing the border: schizophrenia and the aesthetics of Atlan. *Social and Cultural Geography*, vol. 1, n°1-2000, pp.101-116.
- Quiroz Carranza, R. (2004) Bandas "cholas": una forma de vivir la ciudad, Mexico, *Ciudades*, n°63, pp. 43-48

- Raibaud, Y. (2001) Enquête sur les musiques amplifiées. In Augustin, J.-P. (dir.) *Les territoires de l'art vivant. Les lieux et les acteurs comme éléments de l'offre culturelle en Aquitaine*. Rapport de recherches, Ministère de la Culture et de la Communication, pp. 66-102
- Raibaud, Y. (2008) Les skates-parks : des lieux qui fabriquent l'identité masculine, communication au colloque *Périphéries urbaines entre normes et innovations. Les villes du sud de l'Europe*, Bordeaux, juin 2008, en ligne <<http://www.adcs.cnrs.fr/peripheries>>, automne 2008
- Ramond, C. (2006) Déconstruction et Performativité : L'oral et le moral. Communication au colloque *Morale et Performativité –Nature, Normes, Conventions*, Bordeaux, juin 2004, à paraître, aimablement communiqué par l'auteur.
- Regourd, E. (2002) Les fêtes de terroir, un élément de renouveau des arrières-pays ? *REM, Revue de l'Economie Méridionale*, Montpellier, n°200, 4-2002, pp. 353-372
- Relph, E. (1981) *Rational Landscape and Humanistic Geography*, Londres, Croom Helm.
- Revill G. (2004) Performing French folk music: dance, authenticity and nonrepresentational theory; *Cultural Geographies*, 1 April 2004, vol. 11, iss. 2, pp. 199-209(11)
- Rodaway, P. (1994). *Sensuous geographies* London, Routledge, 198p.
- Rose, G. (1996) As if mirror has bled: masculine dwelling, masculine theory, and feminism masquerade, in Duncan, N. (ed.) *Body Space*, Londres, Routledge, pp. 56-74
- Sala Pala, V. (2005) Le racisme institutionnel dans la politique du logement social, *Sciences de la société*, n°65
- Serban, A. (2005) « Drawing Boundaries: Audience Design in Literary Translations from Romanian into English » équipe *Praxiling*, ICAR UMR 5191 CNRS-Montpellier III, Séminaires de recherche (7 mars 2005), Montpellier
- Söderström, O. (2000) *Des images pour agir, le visuel en urbanisme*. Lausanne, Payot
- Staszak, J.-F., (1999) Détruire Détroit. La crise urbaine comme produit culturel. *Annales de géographie*, n°607, mai-juin 1999, pp. 277-299.
- Theulle, A. (2004) *Les manifestations culturelles, facteur de développement local ? : l'exemple du festival country de Mirande (Gers) et son incidence pour la communauté de communes du « Cœur d'Astarac en Gascogne »*, Montpellier, Université Paul Valéry, Département de géographie, Mémoire de Maîtrise : Aménagement, 117p.
- Thrift, N. (1996) *Spatial formations*. Londres, Sages.
- Valette, E. (2006) Avec et sans la ville : la complexité de l'organisation territoriale rurale périurbaine. L'exemple de l'arrière-pays nord-montpelliérain. in Crozat, D., Viala, L., Volle, J.-P. (dir.), *Villes méditerranéennes d'Europe et leurs périphéries. Mutations territoriales, innovations sociales*, Publications Université Montpellier 3, coll. MTE-Recherches, pp. 199-214
- Zeneidi-Henry, D. (2002) *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*. Paris, Bréal, 2002, 288p.

Les italiques des citations sont d'origine

[mai 2009]